

THIBAUT, MIREILLE. *La Légende du Wendigo, entre fiction et réalité. Étude d'une possession criminelle.* Montréal, Les Éditions Québecor, 2012, 203 p. ISBN 978-2-7640-1830-9

Bertrand Bergeron

Volume 14, 2016

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1037487ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1037487ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Société québécoise d'ethnologie

ISSN

1703-7433 (imprimé)

1916-7350 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Bergeron, B. (2016). Compte rendu de [THIBAUT, MIREILLE. *La Légende du Wendigo, entre fiction et réalité. Étude d'une possession criminelle.* Montréal, Les Éditions Québecor, 2012, 203 p. ISBN 978-2-7640-1830-9]. *Rabaska*, 14, 280–283. <https://doi.org/10.7202/1037487ar>

émotionnelle des témoins, ce qui paraît étrange de la part d'une bachelière en psychologie. Certains chercheurs avancent qu'il y aurait un lien entre l'âge des enfants et les manifestations paranormales.

Dans l'état actuel de la recherche, si l'effet Hutchison devait s'avérer, nous nous retrouverions devant trois types de maisons hantées : artificiellement (Hutchison), naturellement (Mireille Thibault) et surnaturellement (tradition orale), sans parler des maisons à hanter qu'on construit chez nos voisins du Sud ainsi que le mentionne Stéphanie Sauget⁷. La démarche de Mireille Thibault a pour but de ramener le paranormal au normal, le surnaturel au naturel, donnant raison aux critiques des recherches paranormales qui prétendent que, contrairement à la science, cette discipline voit son champ se rétrécir de jour en jour.

En conclusion, je crois qu'il faut concéder à l'hypothèse de Mireille Thibault une valeur heuristique. Reconnaissons à son auteure un esprit original et audacieux. On aurait tort d'ignorer son hypothèse. Doit-elle avoir prépondérance sur les autres hypothèses ? Seul l'avenir le dira. Pour l'instant, le mystère, loin de s'éclaircir, s'est épaissi d'une nouvelle strate interprétative. Cet essai n'aura réussi qu'à transformer une intuition initiale en hypothèse finale. La science ne dit pas le vrai : elle se borne à chasser l'erreur, ce qui nous rapproche de la vérité. Les maisons hantées conservent toujours leur mystère. Mais pour combien de temps encore ?

BERTRAND BERGERON
Saint-Bruno en Lac-Saint-Jean

THIBAUT, MIREILLE. *La Légende du Wendigo, entre fiction et réalité. Étude d'une possession criminelle*. Montréal, Les Éditions Québecor, 2012, 203 p. ISBN 978-2-7640-1830-9.

Si j'ai bien compris l'essai de Mireille Thibault, le Wendigo, tel le dieu Janus, présente deux visages. Le premier, effrayant, réunit tous les traits d'une créature engendrée par le « sommeil de la raison », pour reprendre le titre d'une gravure célèbre de Goya : son cœur et ses os sont de glace, ses yeux protubérants ; ses lèvres rétractées produisent un sifflement entendu à des lieues à la ronde ; sa voix épouvante ; son pied, énorme, possède un talon pointu et se termine par un seul orteil ; sa main se prolonge par des griffes acérées ; sa peau, enduite de résine saupoudrée de sable, est croûteuse. Il vit nu, est insensible au froid hivernal. Tué au cours d'un affrontement, il doit être réduit en cendres, mais son cœur résiste à l'incinération. Il faut le couper en

7. Cf. notre compte rendu de l'ouvrage de Stéphanie Sauget, *Histoire des maisons hantées*, dans *Rabaska*, vol. 10, 2012, p. 276-279.

morceaux et le faire brûler à nouveau (p. 11). Cette créature tient de la bête; il ne subsiste plus rien de l'homme qu'il fut autrefois. À l'instar de l'ours blanc et du tigre, il aime agrémenter son ordinaire de chair humaine qu'il cherche à se procurer avec une rage désordonnée. Il hante les forêts boréales et son existence n'est accréditée que par les populations de langue algonquine et inuite. Chose plus terrifiante encore, il peut infester l'esprit d'un chasseur, le transformant en automate enragé.

Ce personnage infréquentable, Mireille Thibault en traite épisodiquement, concentrant sa recherche sur l'autre visage du Wendigo, celui qui précède sa transformation en bête diabolique et légendaire. Ce Wendigo-ci, qui n'a pas encore acquis tous les éléments qui le transformeront en créature fantastique, est encore humain, trop humain dira-t-on. Il se débat contre une possession envahissante qui submergera, à court terme, sa raison vacillante. Avant de basculer définitivement dans le côté noir du surnaturel, il demande qu'on lui donne la mort qu'il accueille avec soulagement. L'auteure en dresse le tableau clinique et cherche à diagnostiquer de manière précise sa maladie en inventoriant les causes qui, en se conjuguant de manière pernicieuse, engendreront cet état qu'elle nomme psychose du Wendigo, « un désordre mental ethnospécifique » (p. 12) qui pousse à tuer et à manger son semblable.

Si on n'a jamais exhibé le cadavre d'un Wendigo légendaire, plusieurs témoins, par contre, ont côtoyé des personnes qui ont souffert de cette horrible psychose meurtrière et cannibale. Ils en ont énuméré les effets spectaculaires : « un besoin très fort de manger de la chair humaine (très fréquent), des hallucinations, de l'anorexie, la sensation de changer psychologiquement ainsi que la crainte de son propre comportement, et parfois une folie meurtrière » (p. 22).

Mireille Thibault, en adoptant une démarche zététique, participe, dans une perspective webérienne, au « désenchantement du monde ». Elle ne croit pas au Wendigo des légendes, mais recense des cas pouvant induire sa représentation fantasmatique. Ce dernier relève de l'univers naturel, en conséquence son comportement doit s'expliquer par l'action de causes naturelles. Forte de ces prémisses somme toute logiques, elle part en quête d'une explication rationnelle. Méthodiquement, elle procède par exhaustion et élimination. Elle ratisse large. Elle examine des cas réels, scrute les mœurs associées à cette croyance dans les sociétés amérindiennes d'une même aire géographique et circonvoisine. Elle observe que les légendes de Wendigowak circulent dans les sociétés nomades qui répugnent au cannibalisme, fût-il de survie, alors qu'elles sont absentes des sociétés iroquoïennes qui sont sédentaires et pratiquent l'anthropophagie rituelle épisodique. Il y a ici une piste qui n'a pas suffisamment retenu l'attention de la chercheuse. Les sociétés iroquoïennes

n'avaient pas besoin de cet épouvantail pour interdire une pratique qu'elles avaient intégrée dans leur univers symbolique, au contraire des sociétés nomades qu'horrifiait ce comportement et le combattaient. La légende du Wendigo faisait partie de leur arsenal dissuasif. Elle mettait en scène, sous forme de narration saisissante, l'interdit et sa transgression afin de renforcer le tabou du cannibalisme. En ce sens, la légende remplissait adéquatement sa fonction sociale : des récits d'avertissement exemplaires et répressifs. Il est significatif que des termes comme « interdit », « transgression », « tabou » soient absents de cet ouvrage savant. Ils ne cadraient pas avec l'orientation de la recherche.

Sa quête amène Mireille Thibault à explorer le folklore d'autres cultures (p. 61 *sq.*), les troubles mentaux répertoriés dans le DSM-IV (*Diagnostic and Statistical Manual of Mental Disorders, 4th Edition*), étiquetés sous l'appellation de « *culture-bound syndromes* » (syndromes liés à la culture) (p. 79 *sq.*), l'état d'esprit de navigateurs et de spéléologues solitaires ayant vécu des périodes d'isolement volontaire prolongé (p. 91 *sq.*). Son enquête s'étend même aux trois expéditions de John Franklin (p. 125 *sq.*) qu'elle relate avec un souci du détail excessif par rapport à son sujet. Dans ce cas de figure, on se demande parfois si on n'en apprend pas plus sur Franklin que sur le Wendigo. Force m'est d'avouer que l'information colligée est fascinante et nourrit une curiosité parfois très éloignée de la question. La chercheuse, emportée par le tourbillon des connaissances accumulées, se laisse distraire de son propos initial. L'exhaustion devient alors digression. À la fin, si l'on n'est pas convaincu par la conclusion, du moins a-t-on appris à quelle porte il ne faut plus aller frapper. Étrangement, cela peut se révéler un gain appréciable pour la recherche future sur le Wendigo.

D'élimination en élimination, Mireille Thibault se détermine à suivre la piste de l'intoxication et du parasitisme (p. 137 *sq.*). Dans cette partie, sa réflexion est fertile en hypothèses : consommation d'amanite suivie d'ingestion d'atropine par le biais de la belladone (p. 151), infection parasitaire causée par la *Trichinella nativa* (p. 161), déficience en ocytocine (p. 180). Les candidats se pressent au portillon, et c'est là tout le problème. On se prend à penser que la chercheuse se livre à une véritable collecte d'effets spécifiques pour bricoler le tableau clinique de la maladie. Ce faisant, elle joue avec le possible croyant œuvrer dans le réel. Elle extrapole souvent : « [...] une déficience de cette hormone [l'ocytocine] déclencherait sans aucun doute l'effet contraire » (p. 179). Il ne manque plus que le protocole curatif approprié.

On ne peut qu'être d'accord avec l'auteure lorsqu'elle affirme que la psychose du Wendigo s'apparente à la « *culture-bound syndromes* », tout en se demandant pourquoi elle n'a pas été répertoriée comme telle, qu'elle

concerne un comportement de type saisonnier (hivernal) et qu'elle débouche sur le familicide et le cannibalisme endogène.

À mon humble avis, l'explication ethnologique vaut encore et sort consolidée par cet essai. La société, devant cette menace qu'elle constate sans se l'expliquer en termes médicaux, met au point une parade, un dispositif narratif défensif, c'est-à-dire un récit d'avertissement mettant en garde ceux qui seraient tentés ou poussés par des forces incontrôlables à transgresser le tabou du cannibalisme, c'est-à-dire la dévoration de tous par tous. La peur engendrée par ces légendes devient la garante de l'ordre social et de la pérennité de la collectivité. Admettons, à la décharge de Mireille Thibault, qu'elle n'a pas étudié la légende, mais une pathologie redoutable et endémique dont la cause demeure toujours hypothétique. Traduit devant la justice, un candidat à la psychose du Wendigo serait déclaré inapte à subir son procès et déféré à un centre de détention psychiatrique. Assez curieusement, des individus ayant tué des Wendigowak ou des congénères qui se percevaient tels bénéficièrent de circonstances atténuantes pour des raisons liées à leur culture (p. 198).

De nos jours, les Wendigowak se font rarissimes. Leur espèce est peut-être même éteinte. On peut y voir une amélioration des conditions de vie des populations concernées. Cette psychose aura disparu d'elle-même à moins qu'elle ait reçu un diagnostic conforme aux catégories médicales contemporaines. Pour les tenants du tout légendaire, on pourra arguer qu'il n'y a plus de Wendigowak parce qu'il ne se trouve plus personne pour y croire. La tradition juive soutient qu'il n'y a plus de « dibbouks » (esprit d'un défunt qui prend possession d'un vivant) parce qu'il n'y a plus personne qui sait les chasser.

L'ouvrage de Mireille Thibault vaut le détour, ne serait-ce que par la somme d'informations qu'il renferme. Son style sobre, posé et factuel rend sa lecture agréable. Il faut reconnaître à son auteure une inventivité audacieuse et le courage de défendre ses thèses.

BERTRAND BERGERON
Saint-Bruno en Lac-Saint-Jean